



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 16 OCTOBRE, 1846.

LE MINISTRE.

Les messieurs, qui sont aujourd'hui dans le Conseil Exécutif, sont vraiment les gens les plus maltraités du monde; vous ne prenez pas un journal de quelque couleur qu'il soit, qui ne contienne quelque article dirigé contre ces bonnes gens, qui semblent endormis sur leurs lauriers, à l'ombre de leur portefeuille ministériel; ce qui rend leur position de plus en plus pénible et déplorable, c'est que personne ne prend leur défense et que tout le monde leur tourne le dos, ce qui ferait croire un peu, qu'ils sont dignes de leur sort. Il faut avouer aussi que depuis six mois nos braves ministres se sont étudiés à déplaire à un peuple de la colonie et qu'ils ont passé beaucoup de temps à se faire détester par les gens de tous les partis se donnerait plutôt la main que de voir leur règne se prolonger encore une année. En effet, il vaudrait infiniment mieux redouter de part et d'autre quelque chose de nos ennemis respectifs, que de continuer à laisser le pouvoir aux mains de gens aussi complètement incapables et inhabiles que ceux qui sont aujourd'hui assis à la table du Conseil Exécutif. Ce n'est pas là de la vaine déclamation que nous faisons; voyez plutôt:

La vacance est longue et permet aux aviseurs de son Excellence de mettre à effet les lois et les choses de la dernière session parlementaire, de pourvoir aux besoins des divers localités du pays, de faire les nominations d'officiers et de fonctionnaires nécessaires, &c. Eh bien! que font MM. les ministres? viennent-ils d'une extrémité de la province pour les voir au sujet de quelque affaire importante, ils ne sont pas en ville; Mr. Draper est à plaidier et à faire ses affaires personnelles en Haut-Canada, &c. n'est pas à la pêche ou à la chasse, ou bien encore à quelque partie de plaisir, aux environs de Montréal, M. Smith retourne momentanément sur les bords du Niagara, en croquant le lait majestueux de la cataracte; M. P. l'a vu est allé habiller sur la montagne; M. Daly est à Québec, enfin M. Morris est à son bureau, mais malheureusement il ne peut former un quarton à lui seul. Alors il faut que la personne ainsi venue à Montréal, pour affaire importante, attende patiemment que le cabinet rentre en ville, ce qui peut arriver demain, après demain ou bien dans 15 jours.

Faut-il organiser la milice? on peut le faire sans difficulté en suivant les arrangements convenus. Que font les ministres? Il nous vient le col. McDonnell au lieu du col. Cameron député à l'Assemblée-générale dans le Haut-Canada, font résigner sir Allan McNab en lui manquant de parole; nomment à sa place le col. Young; un homme qui ne connaît pas le pays, qui n'a aucun titre pour cette place importante, quand il y a mille Canadiens qui se sont mille fois plus dignes, et en mécontentant ainsi tout le monde. Le col. Gage, l'ex-adjutant-général se disant lésé et maltraité dans les nouveaux arrangements de milice, d'un l'opinion publique l'exclut entièrement jette les hauts cris et couvre les journaux de ses pérorations, et d'invectives contre le ministère; que font les ministres? Sachant que le parlement ne sanctionne plus les pensions et indemnités, ils conseillent à lord Cathcart de donner à leur ci-devant bon ami la jolie somme de £500 pour une fois payer, au grand étonnement de tout le monde et compris les organes de la presse ministérielle; en exceptant toutefois le brave col. Gage, qui ne s'estime de rien et qui n'en emporte pas moins les sous £500, en attendant mieux.

Le mieux ne se fit pas attendre trop longtemps; c'est ce que pensaient les ministres le jour où le col. Gage recevait la lettre suivante du secrétaire provincial et à laquelle il répondait d'une manière si laconique:

BUREAU DE SECRÉTAIRE. Montréal, 30 septembre 1846.

Monsieur. — Je vacance étant survenue dans la place de Surintendant de Police dans la cité de Québec, j'ai reçu ordre de Son Excellence le gouverneur-général de soumettre cette place à votre acceptation. Je dois depuis vous informer que le salaire de l'emploi est fixé à trois cents louis par an. J'ai l'honneur d'être, monsieur, A. GRAY, Sec. &c. &c.

Montréal, 1er octobre 1846.

Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, D. DALY, Sec.

Montréal, 1er octobre 1846. Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, D. DALY, Sec.

Montréal, 1er octobre 1846. Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, D. DALY, Sec.

Montréal, 1er octobre 1846. Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, D. DALY, Sec.

Montréal, 1er octobre 1846. Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, D. DALY, Sec.

Montréal, 1er octobre 1846. Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, D. DALY, Sec.

Montréal, 1er octobre 1846. Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, D. DALY, Sec.

Montréal, 1er octobre 1846. Monsieur. — Je refuse la place de Surintendant de Police à Québec qui m'est proposée, avec un salaire de £300 par an, dans votre lettre d'hier que je vous en remercie par la poste. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, D. DALY, Sec.

McCord est un officier habile, actif et qui remplit son poste important à la satisfaction générale. Eh, bien! malgré la promesse formelle qu'on lui a donnée qu'il occuperait cette place permanentement avec le même traitement, on lui demande aujourd'hui de résigner. On veut le faire juge de circuit et remplir la place de surintendant de police à Québec par le Col. Gage ou quelqu'autre qui voudra bien la prendre avec £300 seulement par an. Quelle idée magnifique! la spéculation était superbe et la province gagnait de suite £200 par an. N'était-ce pas le cas de dire à nos ministres ce qu'un compagnon d'armes de Napoléon lui disait un jour en l'entendant parler de ses plans gigantesques et de ses vastes entreprises: "mon général, vous êtes grand, comme le monde!" M. McCord reclama contre les changements projetés, en disant qu'on l'avait placé là avec promesse, que s'il remplissait les devoirs de la place convenablement, il la conserverait avec le salaire de £500. Le public ayant eu vent de l'affaire se mit de la partie et exprima son mécontentement qu'un fonctionnaire aussi utile fut déplacé. M. McCord demeure au département de la police à Québec; et le juge de circuit! *Vol-au-vent, s'il vient!*

Le *Canadien* de Québec de mercredi, nous dit que le District souffre beaucoup, vu l'état de la Justice et l'absence de fonctionnaires suffisants pour administrer la justice. L'absence des juges du Banc de la Reine en Circuit, fait que les causes de Terre Supérieure ne peuvent être jugées. Les plaideurs, dit le *Canadien*, vont éprouver des dommages incalculables par suite de ces mauvaises conditions dans la loi de procédure de la présente administration, et sur qui doit peser la responsabilité? L'Administration, sans doute. Avant la dernière loi de procédure, les choses n'allaient pas de trop bien; mais maintenant c'est de mal en pis. Le *Canadien* nous promettrait encore les mêmes difficultés et de plus grandes encore. Cet état de choses fait tomber en discrédit l'Administration de la justice, ruine l'honorable profession d'avocat, et cause des torts immenses aux particuliers; mais nos responsables ne sont pas payés pour s'occuper de ces bagatelles.

Notre confrère de Québec qui a défendu l'Administration actuelle jusqu'à aujourd'hui avec tant de zèle, devrait bien nous dire pourquoi nos ministres sont payés. Il nous obligeait infiniment, car nous n'en savons rien, à moins que ce ne soit pour boire, manger et se divertir des gens. Nous ignorons s'ils ont fait autre chose depuis la clôture de la dernière session.

Il serait trop long pour nous d'énumérer toutes les fautes, les erreurs, les bévues du cabinet actuel. On pourrait en faire un volume. Il suffit aujourd'hui de constater que la population entière de tous les partis convieient que l'Administration actuelle est un malheur pour le pays, et qu'il faut s'en débarrasser au plus vite.

"A quelque chose malheur est bon." Le malheur nous fait voir que l'intrigue, la corruption, la violence ne valent rien, et qu'un gouvernement pour être utile et solide doit être honnête, paisible et national. Puisse nous profiter de l'expérience.

TELEGRAPHE ELECTRIQUE. Nouvelles importantes. -- Nouveau triomphe des armes américaines. -- Reddition de Monterey.

Nous avons reçu, du siège de la guerre, par dépêche télégraphique, les avis importants qui suivent; ces avis ont été transmis à Washington, cette nuit, par la maille du Sud, et ont immédiatement été expédiés pour New-York. Ils sont expédiés à un *extra du Pioneer*, de la Nouvelle-Orléans, daté du 4 octobre au matin, et ont été apportés, par le steamer *James L. Day* de Pointe-Isabelle.

Le 18 septembre, le général Taylor est arrivé devant Monterey avec une force de 6,000 hommes. Après avoir reconstruit la ville à 1,500 ou 1,600 yards environ de la ville, et malgré le feu des batteries de ce fort, il s'est emparé aux *Sauces des bois* (Walnut Springs), à trois milles de la ville (c'était la position la moins éloignée, où à l'abri des batteries de l'ennemi, l'armée put se procurer l'eau qui lui était nécessaire.

Le reste de la journée du 19 a été employé, par le génie, à reconnaître les batteries de la ville dominant les hauteurs.

Le 20, l'ordre a été donné au général Worth de s'avancer, avec sa division, vers la droite, par un détour, de zigzaguer la route de Saltillo, à l'Ouest de la ville, et d'attaquer les hauteurs au-dessus du palais de l'évêque, point que le commandant mexicain paraît avoir étroitement négligé.

Le général Worth fut obligé de s'arrêter dans la nuit du 20, à peu de distance de la position qui lui avait été désignée. Dans la matinée du 21, il continua sa route, et après une rencontre avec un corps considérable de cavalerie et d'infanterie ennemies, que soutenaient l'artillerie des hauteurs, et quo néanmoins il repoussa avec pertes, il se campa d'une manière définitive, couvrant le passage de la route de Saltillo.

Il découvrit alors qu'indépendamment du fort, du palais de l'évêque et de l'occupation des hauteurs qui le dominaient, deux forts avaient été fortifiés et se trouvaient occupés sur deux éminences, en face de la rivière Saint-Jean.

Ces deux dernières hauteurs ont été immédiatement prises contre le palais de l'évêque, sur lequel ils ont dirigé leur feu de haut en bas.

Dans la même matinée du 21, la première division des troupes régulières, sous le commandement du général Worth, et la division des volontaires, sous les ordres du général Butler, ont reçu l'ordre de se mettre sous les armes et de faire une diversion vers la gauche de la ville, pour soutenir les opérations importantes du général Worth.

Le même jour à 8 heures du matin, l'ordre a été donné à une batterie de dix mortiers et de deux obusiers de 24, établie la veille dans un ravin, d'ouvrir son feu contre la citadelle et la ville, et immédiatement ensuite, la première division, sous le colonel Garland, a été chargée de reconquérir l'ennemi à l'extrême gauche de la ville, d'engager des escarmouches avec lui, et si quelque chance de succès se présentait, d'enlever la batterie la plus avancée.

Cette attaque fut dirigée par le major Mansfield, du génie, par l'ingénieur topographe Williams, et le major Kinney, quartier-maître de la division du Texas.

Un feu terrible fut immédiatement ouvert contre eux par la première batterie, mais ils la tournèrent bientôt; et entrant et s'engageant avec Pennini, dans les rues de la ville après avoir passé au milieu d'un feu croisé continu, dirigé contre eux de la citadelle, des premiers et seconde batteries et par l'infanterie qui était rangée sur les toits, dans les rues, dans les maisons, et sur les toits.

Les débris de la première batterie furent promptement tournés, et le feu des troupes américaines à travers les ouvertures pratiquées dans les travaux, tua ou délogea l'artillerie et l'infanterie, et fit évacuer le bâtiment occupé par l'infanterie et situé précisément derrière la batterie.

La première division a été suivie et soutenue par les régiments du Mississippi et Tennessee, et par le premier régiment de l'Ohio.

La soirée la succès de cette journée; les troupes fatiguées n'ayant pu gagner de nouveaux avantages, et une forte pluie étant venue, d'ailleurs causer la suspension des hostilités. Le 1er et le 2e régiments d'infanterie furent préparés à la garde de la position élevée, sous le colonel Garland, assisté des batteries du capitaine Kidgley.

Deux canons de 21, un de 4, et un obusier ont été pris dans le fort; trois officiers et 30 à 40 soldats ont été faits prisonniers. L'une des pièces de 12 a été dirigée contre le second fort, et servie avec les munitions de l'ennemi.

La division du général Worth avait pris également 2 pièces de 9 qui avaient été immédiatement tournées contre leurs premiers propriétaires.

Dans la matinée du 20, le général Worth a continué ses opérations et a enlevé les positions au-dessus du palais de l'évêque; ce dernier point lui-même est tombé au pouvoir des Américains, qui y ont trouvé 4 pièces d'artillerie et une grande quantité de munitions dont usage a été fait contre les défenses de l'intérieur de la ville.

Dans la matinée du 23, le général Quitman qui, la veille, avait remplacé le colonel Garland dans la garde des forts tombés au pouvoir des Américains, découvrit que les dixième et troisième forts et les défenses de l'est de la ville avaient été entièrement abandonnés par l'ennemi qui, craignant un bombardement. — Le 19 du mois dernier, dans le nouvel assaut dans la nuit du 22, s'était retiré au cours de la ville, sur la grande place ou dans ses environs.

Un détachement de deux compagnies du Tennessee et de deux compagnies du Mississippi envoyé en reconnaissance, engagea bientôt un feu très-vif avec l'ennemi; le régiment des *rangers* texiens, commandé par le colonel Wood, accourut au secours de ces compagnies; une fusillade très-vive, dirigée des rues, des fenêtres, des terrasses et des balcons, s'engagea, et dura la plus grande partie du jour; l'artillerie mexicaine put être efficacement employée, et les troupes américaines ayant chassé les bandes éparses de l'ennemi, et ayant pénétré presque jusqu'à la grande place, l'avantage était évidemment pour eux; les Mexicains avaient abandonné la ville, à l'exception de la porte de son voisinage immédiat, et du fort de la cathédrale.

Dans l'après-midi du même jour, le général Worth attaqua, du palais de l'évêque, le côté occidental de la ville et réussit à chasser l'ennemi, et à s'avancer à une très-petite distance de la porte. Des mortiers avaient été placés dans l'enceinte du cimetière, et, pendant la nuit, firent de grands ravages dans les rangs de l'ennemi. Ainsi finirent les opérations du 23.

Le 24, de très-bonne heure, une communication du général Ampudia fut envoyée au général Taylor, sous pavillon de trêve; c'était une offre de capitulation que le général américain reçut d'accepter, car il était demandé plus que le général Taylor n'aurait accordé sans aucune considération. En même temps, sommation fut faite à Ampudia de se rendre; il lui fut donné jusqu'à midi pour envoyer sa réponse.

A onze heures, le général mexicain envoya demander au général Taylor une entrevue particulière, ce qui lui fut accordé; l'entrevue eut lieu en présence des principaux officiers des deux armées. Les conditions de la capitulation furent débattues et les deux parties n'avaient pu s'accorder, quand le général Taylor posa son ultimatum et se leva, donnant une heure aux Mexicains pour l'accepter ou le rejeter. A l'expiration de cette heure, les mortiers devaient annoncer la reprise des hostilités.

Avant l'expiration de l'heure, un message du général Ampudia vint informer le général Taylor que, pour éviter une plus grande effusion de sang, l'honneur national se trouvant à couvert par les efforts des troupes mexicaines, il s'était décidé, après avoir consulté ses officiers généraux, à capituler et à accepter l'offre du général américain.

Voici les termes de la capitulation: Les officiers mexicains seront autorisés à sortir avec leurs épées; l'infanterie et la cavalerie se retireront avec leurs armes et leurs bagages; l'artillerie se retirera avec une batterie de six pièces et 21 charges de munition.

Toutes les autres munitions et provisions de guerre seront remises à un comité d'officiers américains chargés de les recevoir.

L'armée mexicaine aura 7 jours pour évacuer la ville.

Les troupes américaines ne l'occuperont qu'après l'évacuation.

Le fort de la cathédrale sera évacué le 25 septembre à dix heures du matin, époque à laquelle les troupes américaines y entrèrent aussitôt que les Mexicains en sortirent.

Les Mexicains pourront saluer leur pavillon lorsqu'il sera descendu du fort.

Enfin il y aura une armistice de huit semaines, pendant lesquelles aucune des deux armées ne pourra passer une ligne partant du Ranconada et traversant Linare et San-Fernando.

Cette capitulation nous amène naturellement à parler des conséquences de la reddition de Monterey, ou plutôt de l'influence que cet événement pourra exercer sur les suites de la guerre. Commençons par déclarer que, abstraction faite de toute sympathie pour les Etats-Unis ou pour le Mexique, nous voyons là un fait dont doivent se réjouir tous ceux qui, dans l'intérêt des deux pays desirant sincèrement la paix.

Les Mexicains avaient fait en quelques sorte de Monterey le boulevard qui devait arrêter la marche de l'armée américaine; ils avaient fait l'abandon de tout le pays entre Matamoros et cette ville, pour mieux y concentrer leurs efforts et leurs ressources; la position les soins qu'ils avaient apportés à la rendre aussi forte que possible, justifiaient jusqu'à un certain point leurs espérances; on les voyait dégués, en voyant franchir la barrière sur laquelle ils avaient le plus de droit de compter, ils vont comprendre que chercher des chances meilleures dans la prolongation de la lutte serait presque une folie. D'un autre côté, Ampudia qui avait attribué la défaite des 8 et 9 mai à son collègue Arista, Ampudia qui avait à donner à Monterey le dernier mot de sa

capacité militaire, et qui, du reste, a tenu au moins la moitié de ses promesses, Ampudia s'est reconnu en capitulant, hors de lutte contre le général Taylor. C'est là encore un motif de découragement et de défiance pour le Mexique, car aucun général ne semblait présenter plus de garanties qu'Ampudia. A moi! donc que Santa-Anna lui-même ne veuille tenter la revanche, la reddition de Monterey doit prouver aux Mexicains la nécessité, l'urgence de la paix.

SINISTRES MARITIMES.

Lermois de Septembre 1846, nous nous référons dans les annales maritimes; car les nouvelles que nous arrivent de tous côtés, constatent de nombreux sinistres.

La tourmente qui a mis le *Great Western* en si grand danger à son dernier passage, a peut-être, qui sait, traité avec plus de faveur le *Great Britain* dont aux dernières dates de New York on n'avait pas encore entendu parler, et sur le salut duquel on entretenait déjà de bien sérieuses appréhensions.

Les journaux américains sont remplis de détails de naufrages accompagnés de circonstances affreuses et désolantes. Partout on ne voit sur les bords de l'Océan que des épaves et des cadavres jetés par les vagues sur le rivage.

A Quilby Vale, Terre-neuve, les pêcheurs ont fait une pêche estimée à 1,600 livres sterling, qui les laisse dans une situation affreuse pour l'hiver. A Grate's Cove, dans la baie de Trinity, soixante bateaux se sont perdus, sur soixante-dix qui étaient à l'ancre. Dans les baies de Trinity et de Conception, les désastres sont les mêmes. "De quelque côté que l'on se tourne, dit l'*Harold* du Havre de Grâce, les effets de cette triste visite frappent nos regards, et les plus déplorables nouvelles arrivent d'heures en heures."

D'un autre côté, on écrit des Bermudes que le *Medary*, steamer des postes, s'est trouvé dans une position analogue à celle du *Great Western*, et n'a échappé à la destruction que grâce à l'inhabileté et à la prudence du capitaine.

Enfin, nous apprenons de Charleston que la barque espagnole *de la Harve* a été coulé, après avoir essayé vainement dans laquelle elle avait perdu ses mâts et reçu diverses avaries, est venue se perdre à l'entrée du port de cette ville. L'équipage seul a pu s'échapper.

Aux Barbades, un ouragan terrible a éclaté le 10 septembre et a causé de nombreux décès. Sur onze navires, qui se trouvaient à l'ancre dans la Baie de Carlisle, cinq ont été jetés sur les rochers et mis en pièces.

Le 26 septembre le bâtiment *River* s'est rencontré en mer par le *Merito* dans un état de détresse affreuse. Cinq hommes qui se trouvaient et ceux vivants à bord de l'épave furent attachés à une mort certaine. Ils furent réduits à l'état de squelette. Le 15 septembre le *River* fut assailli par un violent coup de vent du sud-ouest; la machine et la grande voile furent emportées; le 16, l'ouragan continuait, il fallut couper le mat de misaine, et lancer les embarcations à la mer pour alléger le bâtiment; le mat fut ensuite recouvert, les passagers s'éclaircissant et le voilier fut rempli d'eau. Il resta ainsi 20 minutes et se releva enfin très-comme un ponton. Le capitaine Smith, son fils, le steward et 3 hommes furent noyés dans la cabine; plusieurs furent noyés à l'avant et d'autres emportés à la mer au moment du désastre; sur 21 à bord, 16 périrent.

Quant aux souffrances des survivants, il est plus facile de se les figurer que de les décrire. Les seules provisions qu'ils eurent pendant près de dix jours furent un demi baril de biscuit qui s'était parvenu à tirer de la calé, mais qui avait séjourné 18 heures dans l'eau de mer; seulement, la veille du jour où ils furent sauvés, ils eurent pris un repas dont ils mangèrent la chair crue. Les essayent d'en boire le sang, mais c'était tout ce qu'ils eurent; car ils eurent pendant ces dix jours la seule eau qu'ils eurent pendant ces dix jours fut celle qu'ils purent ramasser en sondant une vieille chemise pendant une averse. Enfin, ils étaient presque nus, et pendant sept jours la mer balayait le pont à chaque instant, si bien qu'il leur fallait s'attacher pour n'être pas emportés.

N'y a-t-il pas quelque chose de vraiment providentiel dans le salut des cinq hommes qui ont survécu?

INCIDENT EN MER. — Le capitaine Bradford du brick *C. H. Appleton*, arrivé de Thomaston à la Nouvelle-Orléans, rapporte que le 12 septembre était par 37 degrés de latitude et 78 28 de longitude, il a rencontré et passé un navire en feu dont il ne put voir le nom, mais sur l'arrière duquel il lut le mot "Columb". Ce navire paraissait être chargé de charbon. Le pont était haut, et le grand mat renversé; le bâtiment paraissait que l'épave était encore en feu.

Le même matin, le capitaine Bradford avait rencontré le golette *Charles F. Brown* de New-York, détrempée. Il pense cependant qu'elle aura pu atteindre son port de destination qui était Norfolk.

Un autre naufrage accompagné de circonstances épouvantables est celui du *Bagdad*, un beau trois-mâts de Liverpool, capitaine Lucas. Ce vaisseau fut surpris sur les côtes d'Afrique par un de ces ouragans connus sous le nom de *tomados*. C'est d'abord un point noir à l'horizon, un nuage qui grossit peu à peu et bientôt dans des proportions effrayantes; si bien qu'il vent violent et une forte pluie enveloppant tout à coup le bâtiment. L'orage est aussi de la partie, les relâtes brillent, les coups de tonnerre se succèdent, et enfin le vaisseau est frappé par la foudre avec un horrible fracas.

Dans sa chute, le flûte d'électrique a reueréré le capitaine Lucas et les hommes qui étaient restés près de lui. Ces marins et leur chef étaient, pendant un certain espace de temps, dans un état d'insensibilité absolue. Les gens non atteints par la commotion électrique observèrent qu'en descendant de la mâture et parcourant le pont, la foudre avait laissé sur son passage des boules de feu et des étincelles et qu'elle avait disparu par les panneaux. Le capitaine revint à lui, et ce fut pour reconnaître que l'incendie s'était déclaré dans l'intérieur de son bâtiment et qu'il était impossible de l'éteindre; il fallut au capitaine toute sa présence d'esprit pour dominer une situation aussi désespérée. Qu'on se figure, en effet, ce navire en feu, assailli par une tempête, à 100 lieues au large, et l'on comprendra difficilement comment un seul des hommes a pu échapper à un péril aussi imminent.

Le capitaine parvint à faire mettre à la mer deux de ses embarcations sans qu'elles fussent buccées contre le bord par la violence de la mer. Chacun sauta comme il put, dans ces canots, et on s'éloigna avec empressement, de crainte que le bâtiment ne fit explosion, car on supposait que la soie à poudre devait être enflammée par la flamme d'un moment à l'autre. On s'arrêta à un mille de distance; on renvoya qu'on incendie n'avait pas augmenté autant qu'on s'y attendait; et comme, dans la précipitation du départ pour se sauver

SANGSUES.

LES SOUS-SIGNÉS viennent de recevoir 1000 BELLES SANGSUES DE LA PREMIERE QUALITE. A. SAVAGE.

AUX DAMES

LES SOUS-SIGNÉS appellent respectueusement l'attention des DAMES de Montréal et des environs, sur son importation par le *Pearl*, de Londres, en composant des dernières modes de Paris et de Londres en *CHIFFONS DE CASTOR* noir, bleu et brun, pour Dames et Demoiselles.

Ces articles ayant été faites expressément d'après son ordre, il espère qu'ils réaliseront complètement son attente.

R. NOXON, 101 rue Notre-Dames, Montréal, 16 octobre 1846